



VILLEMADÉ D'ANTAN



numéro 26 juin 2007 L'école privée de filles (2)

Mme Claudine Mouillerac (à l'école de 1951 à 1959) : la semaine avant Pâques nous passions dans les maisons de la commune pour récolter des œufs, de la farine ou du sucre que nous donnions au boulanger Émile Déjean pour qu'il nous fasse des choux à la crème. Nous les vendions à la sortie de l'église le dimanche de Pâques au profit de l'école.

Mme Marie-Rose Maury, entrée à l'école en 1943, externe : les pensionnaires allaient chercher du lait dans la famille Brousse, ses parents. Elle se rappelle aussi de la punition : à genoux dans le « balet » sur des grains de maïs, ça faisait mal mais surtout nous étions exposées à la vue des passants (la honte !). On nous faisait désherber le buis. A l'église, il y avait quatre bancs pour les filles de l'école libre et un 5^e banc pour celles de l'école publique et Mlle Ruard, sur sa chaise dans l'allée, surveillait tout le monde.

Mme Odile Prieur a été à l'école libre de 1947 à 1954 : il y avait de 25 à 30 élèves. Le samedi après midi, l'abbé Ratier nous donnait des cours de musique et nous faisait chanter, puis il y avait couture. Mme Amaré, une dame du village, venait aider la demoiselle en assurant la vaisselle. Je suis allée passer le certificat d'études à Montauban accompagnée de la demoiselle qui ensuite, suprême récompense, m'a amenée au restaurant. Je me souviens d'une explication orageuse entre ma mère et le curé à propos de la clé du tabernacle de l'église qui avait disparu : les filles étaient accusées à tort de l'avoir cachée.

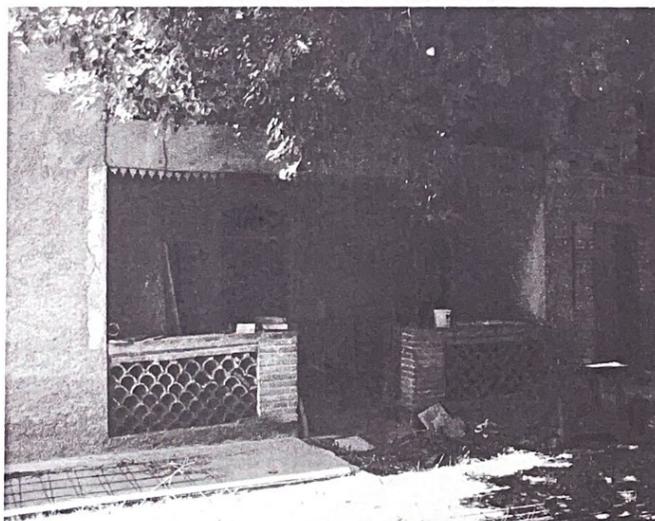


Photo ci-dessus : « balet » de l'école privée des filles.

Mme Marie-Jeanne Solivérés est entrée à l'école en 1952 comme externe (avec quelques périodes de demi-pensionnaire à la naissance de ses frères) : je faisais le chemin à pied, souvent chaussée de sabots, la journée commençait par la messe puis école de 9 à 12 h., je rentrais à la maison pour manger puis je revenais à l'école pour l'après-midi. Le dimanche, il

y avait obligation de vêpres (c'était une prière chantée à l'église dans l'après-midi). Dans la classe, il y avait quatre divisions : les CP, les CM1, les CM2 et le cours préparatoire au certificat d'études. Il y avait un gros poêle au fond de la classe. Je devais être un peu dissipée car je me faisais souvent réprimander. La punition la plus courante était d'être mise au coin avec obligation de garder les mains sur la tête. Pendant les récréations, nos jeux préférés étaient le saut à la corde et la marelle. Quand on allait au catéchisme au presbytère, on empruntait le petit sentier bordé de buis et aussi de fraises des bois auxquelles il était interdit, en principe, de toucher. Nous avions des cours de chants accompagnés à l'harmonium. Nous apprenions à coudre et, aux beaux jours, nous nous mettions sur un banc dans le jardin pour faire nos travaux de couture. Quand une ancienne élève se mariait, elle était invitée officiellement avec son mari à l'école pour un apéritif et on lui offrait un cadeau (c'était toujours un christ).

Mme Simone Lefort est entrée à l'école très jeune en 1954 et jusqu'à 14 ans : j'ai été pensionnaire dès le début. Toute l'école allait faire une visite mortuaire quand il y avait un décès dans certaines familles proches de l'école. Une fois, le fou rire nous a prises parce, dans la chambre du mort, il y avait une étagère pleine de pots de graisse qui penchait dangereusement (« Si elle tombe, elle va réveiller le mort », a dit l'une d'entre nous). La demoiselle était mise au courant des faits et gestes des écolières en dehors de l'école par quelques « indics », des femmes du village qui regardaient ce qui se passait ! Entre l'école et le presbytère, il y avait un petit sentier avec du buis et des fraises des bois auxquelles il était en principe interdit de toucher sans autorisation et il fallait désherber...

Dans les prochains numéros de Villemade d'antan, en septembre, nous vous parlerons du théâtre organisé en lien avec l'école privée des filles.

La photo ci-dessous à gauche vous donne déjà un avant-goût de ce que nous vous raconterons.

La photo ci-dessous de droite, datant de 1946, représente trois ecclésiastiques dont l'abbé Ratier au centre, dont il est souvent question dans nos chroniques.



Proverbe occitan :

Annada de fen, annada de res

Année de foin, année de rien (il a trop plu)



VILLEMADAT D'ANTAN



numéro 27 septembre 2007 le théâtre (1)

Lié à l'école privée, dont nous avons parlé dans les deux précédents numéros, (25 et 26) un théâtre était organisé par le curé et la demoiselle, ouvert d'abord aux filles de l'école puis élargi aux garçons et aux filles de l'école laïque. Outre son côté éducatif et culturel, il avait aussi pour but d'apporter un financement à l'école privée et de récompenser les acteurs et actrices par un voyage. Donc au moins depuis 1924 et jusqu'en 1964, des artistes locaux se sont produits sur scène à Villemade et parfois dans d'autres villages du département, sans parler des « étrangers » qui venaient jouer à Villemade (M. Georges Bourdoncle, habitant Falguières à l'époque, est venu jouer, avec sa troupe, dans la salle de théâtre de Villemade).

Précisons que dans l'ancienne ferme qui était devenue l'école, entre les salles d'habitation et le hangar transformé en classe et préau, une grange fermée est devenue salle de théâtre moyennant un allongement de quelques mètres ; elle n'était pas très grande mais elle avait une scène et des décors. Place aux souvenirs.

Mme Marthe Casse : le théâtre avait lieu en fin d'année, avec des pièces et des chants, interprétés uniquement par les enfants de l'école. La salle était pleine. Avec l'argent récolté, nous faisons des voyages : à Livron, à Ste-Radegonde (près d'Agen). Je me souviens d'avoir joué avec Mme Couderc, Mme Buzenac, Mme Louise Laffon.

Mme Antonia Buzenac : la 1^o année (en 1924), nous avons fait le théâtre sous le hangar de M. Garrigues (dans le village) parce que la salle de théâtre n'existait pas encore. Nous avons joué une pièce qui s'appelait « Les petites cuisinières », nous étions habillées en vieilles avec des coiffes, et nous avons aussi chanté. Ensuite, la salle de théâtre de l'école a été emménagée (par M. Gaillard). Les plus grandes (Mme Bonhomme, Mme Couderc) jouaient des pièces (« Dindonette à Paris »). Les garçons jouaient aussi mais pas avec les filles.

Fernand Gary a joué de l'âge de 8 ans (en 1928) à 22 ans : l'une des premières fois où j'ai été au théâtre, il y avait Lucien Gausseran comme acteur. Dans une pièce où j'ai joué, j'utilisais un bonnet d'âne, ce qui m'a valu des réflexions amusées de mon instituteur. Une autre fois, j'étais déguisé en gendarme (l'habit de gendarme était en fait un habit de soldat du début de la guerre 14-18, pantalon rouge et képi emprunté à la famille Jouany). Je me souviens d'un voyage à Gavarnie : une mémé monte sur une mule pour aller visiter le Cirque mais celle-ci (la mule) refuse de démarrer ; avec des copains, nous la retenons par la queue ! À ce même voyage, avec quelques autres, nous sommes allés jusqu'au fond du Cirque et, n'ayant pas de montre, nous sommes arrivés légèrement en retard, ce qui nous a valu une « remontée de bretelles » de la part de l'abbé Ratier.



Mme **Germaine Chiavassa** (dans les années 1930) : j'ai joué avec Mimi Buzenac, Madeleine Noguès, Yvonne Maurabis, Hélène Couderc, Henriette Bonnenfant, Mimi Nègre (qui jouait toujours des rôles comiques de soubrette), Mme Clare (qui jouait dans des pièces en occitan). J'ai tenu le rôle d'une grande dame, habillée d'une robe grise avec un col rose dans « la comtesse d'Arvières ». J'ai été actrice aussi dans « la maïresse de Kerglas ». Il y avait aussi des danses où nous étions déguisées en abeilles ou en guêpes, avec des ailes. Le théâtre avait lieu le samedi et le dimanche après Pâques : un jour pour les filles, l'autre jour pour les garçons. Comme acteurs, je me souviens de Germain Barthe, Lucien Gausseran, André Jouany. Il y avait beaucoup de monde. C'était Mlle Ruard qui choisissait les pièces et le curé supervisait, l'abbé Vidaillac d'abord puis l'abbé Ratier qui barrait dans le texte ce qui ne lui plaisait pas.

Mme **Denise Jouany** a joué de 1939 à 1944 : certaines d'entre nous étaient plus douées ou moins timides et avaient les rôles plus importants, moi je jouais plutôt les rôles de bonnes. Je me rappelle d'une pièce en occitan « lo capon de Tatanil » (le chapon de Tatanil), le chapon en question était dans une panier qui servait, à l'époque, pour amener la volaille au marché (elle avait deux compartiments avec un couvercle qui se rabattait). Un garçon chantait « lo capel de Rafanel, la cravata de brica e de braca »... Parfois certaines avaient du mal à venir aux répétitions à cause du travail des champs : il y a eu un jour des paroles un peu fortes entre le curé et un père de famille qui estimait que ses filles étaient plus utiles à ramasser les fraises qu'à aller perdre leur temps au théâtre. Les répétitions des garçons et des filles se faisaient des jours différents pour éviter tout risque de rencontre. Trois voyages m'ont marquée : à la dune du Pilat à Arcachon (où une de mes filles s'est ouvert le talon sur un galet, ce qui a nécessité l'intervention d'un docteur), au château des Milandes chez Joséphine Baker (nous étions parties deux jours et nous avons dormi dans un couvent) et à Caunterets au Pont d'Espagne (les manœuvres du car pour faire demi-tour en ont effrayé quelques unes).



Les 2 photos sont du 17 mai 1942.

Sur la 1°, on peut reconnaître : Delphine Fantinel, Irène Pierri, Yvette Terme, Odile Caylus, Elizabeth Cornuet, Denise Péfourque, Yolande Pech, Adrienne Daubanes, Denise Prieur, Marie-Reine Viguié, Simone Bozoul, Elise Maurel, Eloïse Orliac, Jeanine Gaillard, Denise Gary et Joséphine Podio.

Sur la 2° : Delphine Fantinel, Denise Péfourque, Jeannette Perrot, Irène Pierri, Aurélie Rodolausse, Blanche Laporte, Emma Ouvrié, Marthe Laporte, Yvette Terme, Odile Laporte et Irène Larroque.

Proverbe occitan :

Lo badar vòl pas mentir : vòl manjar o vòl dormir

Le bâillement ne ment pas ; il veut manger ou il veut dormir



VILLEMADAIS D'ANTAN



numéro 28 Octobre 2007 le théâtre (2)

suite du numéro 27 de Septembre 2007 :

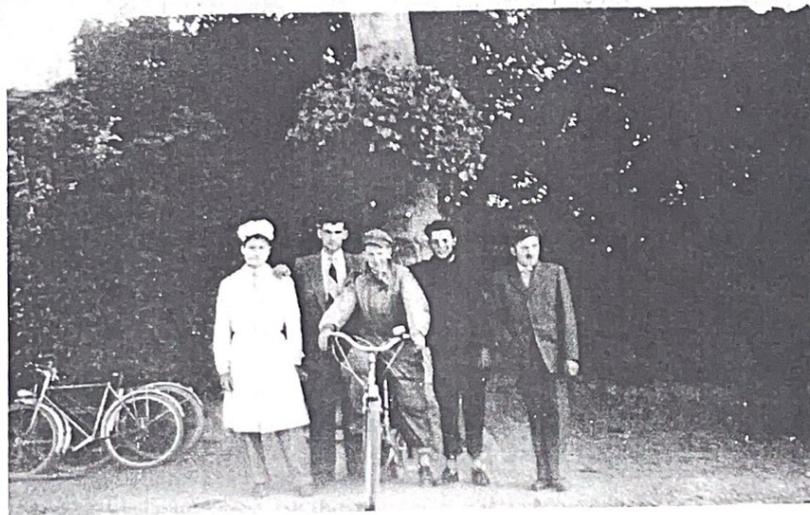
Mme Odile Lesprit : nous avons joué « la chambre mauve », qui faisait pleurer le public car j'étais enlevée par des bohémienues (qui dansaient), mais tout se finissait bien et je retrouvais ma famille. Je jouais avec Marthe et Blanche Laporte, Emma Ouvrié. Cette année-là nous avons fait un voyage : nous sommes allés à Mirabel (la journée s'est mal passé, le curé a piqué une colère parce que deux jeunes ont sifflé et il a cru que c'était pour se moquer de lui) !

Mme Jacqueline Déjean (dans les années 40) : je me souviens des danses folkloriques préparées (répétitions et costumes) et exécutées par les filles et accompagnées à l'harmonium, d'une pièce où j'étais déguisée en homme avec une grande blouse de maquignon et d'une autre où je jouais le rôle d'une mère de famille, avec un gros poupon. Et puis il y avait les voyages : à St Antonin, à Rocamadour, à Bordeaux, à Biarritz, à Lourdes.

Mme Marie-Rose Maury : nous exécutions des danses folkloriques avec des arceaux décorés et nous étions déguisées en bretonne, alsacienne...). Nous sommes allées jouer, vers 1950, à Angeville (après Castelsarrasin et Castelmayran), et aussi à Labourgade, anciennes paroisses de l'abbé Ratier, où nous avons eu beaucoup de spectateurs. C'est Clément Ouvrié qui nous y avait transportés avec son camion (un Renault avec une plate-forme sur lequel on mettait deux bancs). Je me souviens d'un voyage fait à la grotte du Bosc, à Saint Antonin.

René Brousse : j'ai joué dans une pièce dont le thème était les conflits entre belle-mère et belle fille ; cela se passait le jour où on tuait le cochon, il y avait des saucissons pendus au plafond et on faisait cuire la graisse dans les chaudrons mais la graisse avait été remplacée par de la pastèque (cela, le public ne le voyait pas !)

Claude Prieur (vers 1950) : j'ai chanté tout seul une chanson occitane « Lo capel de Rafanel » (« Le chapeau de Rafanel »). Avant le théâtre, il fallait désherber et nettoyer une partie du jardin pour permettre l'accès à la salle de théâtre, avec un pont de bois qui enjambait le fossé. Une année, nous sommes allés jouer à St Maurice.



Sur la photo : Antoine Pessot, Charles Gausseran, Claude Noguès,
Claude Prieur, Claude Buzenac

Odile Prieur : j'ai fait partie de la troupe de 1947 à 1954. J'ai retrouvé le texte partiel (il n'y a que ce que dit une actrice, et pas les paroles des autres) d'une pièce très dramatique jouée par les filles, intitulée « Le cœur de Suzel » où il est question de mort à la guerre, de drapeau... Une autre pièce s'appelait « L'école buissonnière ». J'ai été déguisée une fois à la grecque et, dans une autre pièce, j'ai poignardé quelqu'un. Les filles ne faisaient pas que de la tragédie mais aussi de la comédie. Les plus petites faisaient de petits sketches, les filles de 10 à 14 ans faisaient des danses folkloriques. Après 14 ans, garçons et filles séparés jouaient des pièces.

Simone Castagné (années 1950) : vers les 10 ans, j'ai joué le rôle de Toinette dans « Le mariage de Toinon et Toinette ». Avant de jouer, j'avais le trac (mais je n'étais pas la seule). Pour préparer le théâtre, il fallait fabriquer les costumes (souvent en papier crépon) et cela prenait du temps, évidemment en dehors du temps scolaire.



Sur cette photo de danse folklorique de 1952, on reconnaît :
Annie Cayla, Aline Nègre, Claudine Laporte, Marie Rose Brousse,
Jackie Montet, Odile Gaillard, Simone Revel

Marie-Jeanne Jouany (années 1950) : l'entrée du théâtre se faisait par l'arrière de la maison et, à côté de la porte, il y avait un guichet pour distribuer les billets d'entrée. Nous avons exécuté une danse « Les violettes » dans laquelle nous étions déguisées évidemment en violettes. Dans une pièce, je jouais le rôle d'une religieuse et les sœurs de la Sainte Famille de Montauban m'avaient prêté un habit auquel il ne manquait aucun détail. Après un voyage, j'ai été mise à genoux toute une journée parce qu'une dame accompagnatrice avait intercepté un petit message que j'avais envoyé à un garçon !
Jean-Pierre Nègre, Claude Noguès, Michel Wyrembak, André Franco se souviennent d'avoir joué dans les années 60, avec Michel et Bernard Buzenac, Jean-Claude Poinot, Henri et Pierre Solivérès, André et René Brousse, Gérard Déjean., Elia Daubannes, Blanche Laporte, Jacqueline Déjean, Simone et Annie Castagné, Michèle et Eliane Despoux.

Proverbe occitan :

Daissa cramar, i a res de nòstre.

Laisse brûler, il n'y a rien à nous (ne t'occupe pas de ce qui ne te regarde pas)



VILLEMADAIS D'ANTAN



numéro 29 novembre 2007 le théâtre (3)

Dernier volet de nos souvenirs du théâtre :

Les représentations avaient lieu au mois de mai, un samedi soir et un dimanche après-midi et les répétitions avaient lieu tout l'hiver. Seules les filles de l'école libre jouaient (et donc pas celles de l'école publique, sauf exception) ; par contre les garçons venaient de l'école publique et ils étaient pour la plupart enfants de chœur. Ils faisaient du théâtre de 10 ans à 14 ans, et certains jusqu'à 18 ans.

La salle de théâtre n'était pas très grande (quelqu'un estime qu'il pouvait y rentrer 150 personnes) et était remplie aisément. On s'asseyait sur des bancs assez inconfortables. Il y avait une scène avec des décors peints par M. Gaillard-Lala (celui qui a peint l'intérieur de l'église de Villemade). Il y avait un décor d'intérieur et un décor d'extérieur sur lequel figurait le clocher de Villemade. Les préposés aux entrées et à la caisse étaient Germain Barthe et Fernand Daubannes. Avec l'argent récolté un voyage était offert à tous les acteurs.

Les garçons et les filles ne jouaient pas ensemble (donc dans les pièces jouées par les garçons, les rôles féminins étaient joués par eux et vice versa) et l'abbé Ratier surveillait étroitement la morale, même si des choses lui échappaient (un garçon et une fille ont été photographiés ensemble !). C'est lui qui assurait le choix des pièces et la mise en scène des garçons, il faisait également souffleur, Mlle Ruard s'occupait des filles. Les filles jouaient plutôt du dramatique et faisaient pleurer le public, mais aussi des pièces comiques plus courtes, les garçons faisaient plus dans le comique, et même le comique troupié.

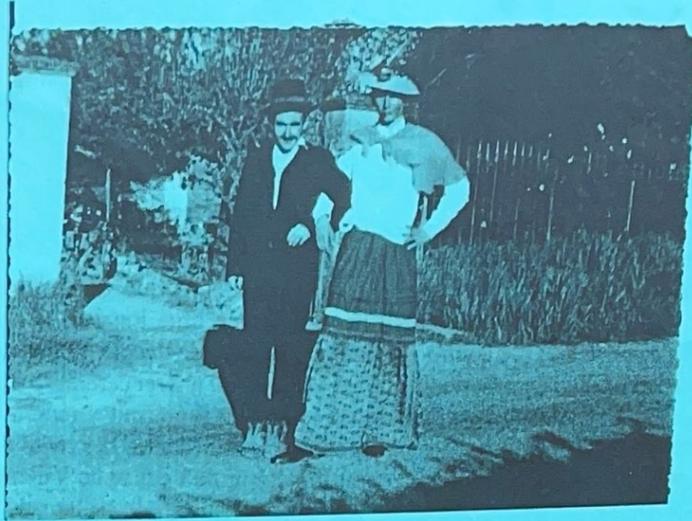


Sur la photo : Abbé Ratier, Jean-Pierre Nègre, Henri Solivèrès, André Franco
Michel Buzenac, Jean-Louis Ferret

Michel Wyrembak : une pièce s'intitulait « M. Duffignard » dans laquelle figuraient des militaires, et une autre « les terreurs de l'oncle Berluron ».

André Franco : j'ai joué avec Henri Solivèrès l'histoire orageuse d'un couple qui se terminait par une giflé monumentale qui devait évidemment être simulée mais qui ne le fut pas et Henri reçut une superbe giflé.

Claude Noguès : j'ai joué une pièce où j'étais coiffeur, muni d'un rasoir immense avec lequel je rasais quatre personnes à la fois. Une spectatrice, Mme Brousse-Bournet, qui avait apprécié, m'a dit cette simple phrase « Era cort et bon », c'était court et bon.



Sur cette photo de mariés : Henri Soliverès et André Franco

Jean-Pierre Nègre : il y a eu une exception à la séparation des sexes, le chant « Méditerranée » interprété par les garçons et les filles mais quelque chose n'avait pas plu à l'abbé Ratier et il montrait son énervement en faisant glisser sa large ceinture de gauche à droite sur sa soutane (il semble, après enquête approfondie, que son énervement ne venait pas de la mixité mais des pitreries de quelqu'un dont nous tairons le nom mais dont les initiales étaient JCP !). Il se souvient aussi d'un voyage à Biarritz où l'abbé Ratier leur avait fait faire un détour pour qu'ils ne voient pas les femmes en maillot de bain sur la plage.



Sur la photo : André Franco, André Brousse, Jean-Michel Wyrenbach, Daniel et François Bonhomme, André Soliverès, Gérard Déjean, Denis Laporte, Gérard Lannes, Gilles Laporte

Proverbe occitan :

Quinze jorns darrer un bartàs, ba manjaiàs

Quinze jours derrière une haie, tu le mangerais (si tu avais vraiment faim, tu mangerais)



VILLEMADAIS D'ANTAN



numéro 30 décembre 2007 les frasques des jeunes (1)

Nous avons hésité avant de publier ce dossier sur les frasques des jeunes car nous avons été partagés entre le devoir de faire connaître ce qui se passait de la façon la plus vraie possible et les conséquences incalculables de ce que nous allons révéler. Nous pensons à la gêne des grands-pères (car il s'agit surtout d'eux) quand leur petit-fils ou petite-fille leur dira : « Alors toi aussi tu faisais des bêtises quand tu avais mon âge ? » ou bien celle des parents quand leur fils ou fille leur dira : « Tu te rends compte de ce que faisait papi quand il était jeune ! » Bref, débrouillez-vous avec tout ce que nous vous racontons, et il y a sans doute bien d'autres choses que l'on ne nous a pas dites !

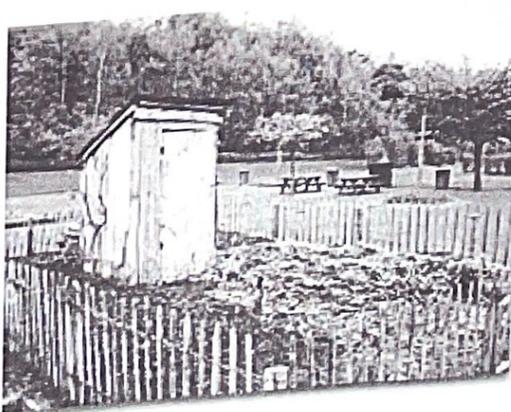
Commençons par quelques histoires d'avant la guerre de 1939, que nous ont rapportées Odile Lesprit, Paul Maurabis, René Chambart et Fernand Gary.

Une anecdote que nous avons déjà racontée dans notre numéro 1 : vers 1900-1910, la grand-mère d'Odile vendait des gâteaux qu'elle portait dans un panier. Des jeunes garçons, pour s'amuser, l'ont assise dans le panier sur les gâteaux. Elle en a bien ri elle aussi et les garçons, fair play, lui ont payé les dégâts occasionnés par la manœuvre !

Dans les années 1930, deux ou trois camarades avaient mis à terre une croix branlante à l'entrée du village : ils ont été punis par l'instituteur, et le curé (l'abbé Ratier) a organisé une procession de réparation et de restauration.

C'est la journée de battage du blé dans une ferme. La pluie empêche de terminer et les voisins, venus aider, sont d'accord pour revenir le lendemain, mais le propriétaire, lui, ne l'est pas parce qu'il veut planter ses raves. Deux compères se disent alors « Toi, tu ne planteras pas tes raves demain » et, pendant la nuit, ils vont lui dérober la charrue qu'ils cachent chez un voisin avec qui il est brouillé. Le lendemain, le battage se termine puisque les raves ne peuvent pas être semées par manque de charrue mais il y a eu plainte auprès des gendarmes, enquête et finalement la charrue est revenue chez son propriétaire.

Il arrivait que des parents aient du mal avec des jeunes un peu coriaces. Un jour, un jeune que ses parents ont mis dehors de la maison, ne trouve pas mieux que de passer par la cheminée. Une autre fois, poursuivi par son père qui voulait lui donner une raclée, il passe à côté de la barrique et il donne un coup de pied au robinet. Comme le vin se répand à terre, le père interrompt la poursuite pour colmater la brèche. On ne connaît pas la suite !



Du côté du cimetière, un prénommé Justin avait ses lieux d'aisance, une petite cahute en bois, dans le jardin. Quelques enfants n'ont rien trouvé de mieux que de mettre le feu à du papier journal réservé à un autre usage. Mais avec le papier, toute la cahute a brûlé, et la nouvelle a circulé dans le village : « las cagatièros de Justin an cramat », « les toilettes de Justin ont brûlé ».

Dans la nuit du dimanche, il arrivait que les contrevents ou les portails ou les charrues soient enlevés et déposés chez les voisins (si possible un voisin avec qui on était en froid) ou bien pendus aux arbres. On raconte même qu'une charrue a été montée en haut du clocher ! Il y a eu aussi un timon de charrue enfoncé dans un trou de poteau électrique, et il a fallu se mettre à plusieurs pour l'enlever. Des agriculteurs, qui avaient entassé des jambes de maïs en belles fagotières, les retrouvaient le lundi matin toutes démolies.

On nous a raconté un charivari dans les années 1946, coutume qui consistait à aller faire du bruit devant la maison de nouveaux mariés quand il s'agissait du remariage d'une veuve. Quelqu'un avait amené un ventilateur, appelé « trica traca » (voir photo).



Ce « trica traca » était un peu aménagé : sur les pales du ventilateur, avaient été attachées des boîtes de conserve emplies de cailloux qui, en tournant, faisaient évidemment du bruit. D'abord par deux fois, le trica traca, amené sur le plateau d'une camionnette, a chuté dans le fossé. Le charivari a duré quatre jours ; le premier jour, le marié est sorti avec le fusil et a tiré en l'air, faisant fuir les auteurs du bruit. Les autres jours, il n'y a pas eu de coup de feu, par manque de munitions ou par lassitude !

Maintenant des histoires datant des années 1945-1960 où un certain nombre de joyeux drilles, dont nous taïrons les noms, occupaient bien leur temps libres. Quand ils sont encore à l'école, il arrive que l'évier de l'épicerie Garrigue (qui donne directement sur la rue) soit bouché avec de vieilles affiches et provoque une inondation dans la maison. Il arrive aussi qu'une bombonne en verre, pendue à un piquet pour faire peur aux oiseaux, chez le Perdigal, soit cassée à coups de fronde. Il arrive qu'on joue à se faire peur dans le cimetière.

Le café Delbreil était au centre d'un certain nombre de blagues, à la fois parce que c'était un lieu de rassemblement et aussi à cause de la personnalité des tenanciers qui se prêtaient bien au jeu. Pendant un loto ou pendant une partie de belotte (il y a deux versions, à moins que cela ne soit arrivé plusieurs fois !), la cheminée du café se met à enfumer la salle, M. Delbreil, regardant par le conduit et voyant le ciel, ne comprend pas ce qui se passe. Des jeunes avaient mis une vitre sur le haut de la cheminée en montant sur le toit !

Ainsi s'amusaient dans des temps anciens les jeunes de Villemade... à suivre

Proverbe occitan :

Tot ase que a una cuia la brandis a sa fantasià

Tout âne qui a une queue la remue à sa guise
(celui qui a quelque chose, qui a les moyens, en fait à sa guise)